

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE — Si Platon dit vrai, si la philosophie n'est autre chose que la préparation à la mort et à l'acte de mourir, nous ne sommes pas en droit d'attendre de la philosophie l'apaisement, la joie. Quoi que nous disions en effet et quelle que soit l'idée que nous nous faisons de la mort, toutes nos paroles, toutes nos idées concernant la mort dissimulent une grande angoisse et une immense tension. Et à mesure que nous creusons plus profondément la pensée de la mort, notre angoisse s'accroît. La tâche dernière de la philosophie ne consiste donc pas à édifier un système, à fonder notre connaissance, à réconcilier les contradictions apparentes de l'existence ; tout cela c'est la fonction des sciences qui à l'inverse de la philosophie sont au service de la vie — c'est à dire des besoins transitoires — et ne songent pas à la mort, c'est-à-dire à l'éternité. La tâche de la philosophie consiste à arracher l'homme de son vivant à la vie. Et de même que l'homme vient au monde en pleurant ou s'échappe en criant d'un sommeil peuplé de cauchemars, le passage de la vie à la mort doit s'accompagner lui aussi, semble-t-il, d'un effort désespéré, absurde dont les cris, les larmes ne sont que la manifestation non moins désespérée, non moins absurde. Je pense que maints philosophes connaissaient de tels « réveils » et essayaient même de nous en parler. Les poètes en ont parlé eux aussi : rappelez-vous Eschyle, Sophocle, Dante, Shakespeare, et plus près de nous Dostoïevsky et Tolstoï ! Mais ils avaient recours au « verbe », bien entendu ; or, le verbe a une propriété étrange : il ne laisse passer que ce qui est utile à la vie. Le verbe a été inventé pour la vie, pour cacher aux hommes le mystère de l'éternel et clouer leur attention à ce qui se déroule ici, sur terre.

Immédiatement après la création du monde, Dieu commanda à l'homme de nommer toutes les créatures. Mais les noms ayant été donnés, l'homme de ce fait se trouva coupé des sources de la vie. Les premiers noms étaient des noms communs ; l'homme appelait, nommait les objets ; il déterminait ainsi ceux qu'il utiliserait et la façon dont il en tirerait parti tant qu'il serait sur terre. Par la suite, c'est uniquement ce qui se trouvait inclus dans le nom que l'homme fut en état de concevoir. Et sans doute ne voulait-il concevoir que cela : il lui semblait, il lui semble encore que le principal, l'essentiel dans les choses est ce qu'elles ont de commun entre elles et ce qu'il a nommé. S'agit-il des autres hommes, s'agit-il de lui-même, il ne cherche toujours que « l'essence », autrement dit le « général ». Toute notre activité terrestre se ramène à faire ressortir le général et

à dissoudre en lui le particulier. Notre existence sociale — or l'homme est obligatoirement un animal social puisqu'il ne peut être un dieu et ne veut être une bête — nous impose à l'avance un « être général ». Nous devons être acceptables pour notre milieu. Or le « milieu » ne supporte pas les cris insensés et les pleurs absurdes ; aussi, dans les moments même du pire désespoir, du désespoir absolu, nous nous efforçons encore de faire bonne mine ; nous essayons même de mourir en beauté. Et cette hypocrisie passe pour la plus haute vertu.

Dans ces conditions les hommes ne peuvent même pas songer au « savoir » ; ce qu'on appelle « savoir » parmi nous n'est qu'une sorte de « mimétisme » grâce à quoi notre existence commune temporaire devient facile, agréable ou tout simplement possible. Que serait donc notre vie si ceux qui comme Hamlet sentent que le temps est sorti de ses gonds, parvenaient à arracher tous les hommes de l'ornière ! Mais encore une fois, la bonne nature qui « au commencement » nous a donné le « verbe », s'est arrangée de telle sorte que quoi que dise l'homme, ses proches ne peuvent entendre que ce qui leur est utile ou agréable. Et pour ce qui est des gémissements, des cris, des pleurs, on ne les considère pas comme l'expression de la vérité, on les étouffe par tous les moyens : *non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere*¹, ne pas rire, ne pas pleurer, ni détester, mais comprendre. Les hommes n'ont en effet besoin que du compréhensible. Quant à l'« incompréhensible » qui se manifeste à travers les cris, à travers les sons non articulés ou d'autres signes extérieurs que le verbe est incapable de traduire, il ne concerne plus les hommes mais « quelqu'un » qui est sans doute plus sensible aux pleurs, aux gémissements, au silence même qu'au verbe : pour ce « quelqu'un » (il doit certainement exister) ce qui ne peut être dit a plus de signification que les affirmations les plus claires, les plus nettes, les mieux fondées et démontrées. Cependant la philosophie — puisque c'est d'elle que nous parlons — prête uniquement l'oreille à ce qu'apprécient les hommes vivant en société, ou bien à ce qui est dirigé vers cet « Un » suprême qui n'a besoin de rien et qui ne comprend donc pas les besoins humains. Qu'en pensait Platon lorsqu'il parlait de la préparation à la mort, de la fuite hors de la vie ? Qu'en pensait Plotin quand l'extase l'emportait dans un autre monde où il perdait le souvenir de l'école, des élèves, des connaissances accumulées par l'école ? Peut-être faut-il que la philosophie prenne pour devise : *non intelligere, sed ridere, lugere, detestari* ? ne pas comprendre mais rire, pleurer, détester.

1 Une expression reprise de Spinoza · note Akklésia